

LES MONDES UNIVERSITAIRES

REVUE FANTASTIQUE ET FANTASISTE

Je voudrais avoir la philosophie gaie et légère de l'un de mes amis qui me disait hier que le secret de la quiétude, du bonheur, pour nous étudiants de moeurs aisées, d'esprit quelque peu sceptique, d'observation amusée devant cette chose folle qu'est la vie, et qui travaillons modérément, c'est de savoir tout quitter et tout oublier... Je vous dirais discrètement "bonsoir", cher lecteur, et j'irais me coucher ou rêver à ma mie. C'est un original diriez-vous en songeant à moi, c'est peu galant, dirait celle-là, qui me lit depuis trois mois...

Mais je sais trop les obligations que me dicte la gratitude, je me suis trop plu dans la compagnie de tous nos aimables collaborateurs aux "Mondes universitaires", pour quitter *mon coin* d'une façon aussi froide et sans regrets...

Cependant je serai bref, car j'ai toujours devant les yeux cette devise que j'ai adoptée en acceptant de faire ces chroniques hebdomadaires: "Apprends en te lisant le mal qu'endurent les autres."

C'est donc à regret que je cesse de venir ainsi causer avec vous tous, car, en vous écrivant chaque semaine j'ai oublié bien des soucis, j'ai chassé de mon esprit bien des souvenirs désagréables, tout en me félicitant de votre indulgence — chose rare dans le monde des examinateurs — et en me faisant l'illusion d'avoir gagné votre amitié — chose rare partout.

Je veux aussi, à titre d'ancien dans le journalisme universitaire, vous remercier du bienveillant intérêt que vous avez porté à "L'Etudiant", et vous dire que si notre oeuvre a vécu d'une manière aussi large, aussi progressive depuis trois ans, c'est surtout à vous, à chacun de vous que nous le devons.

L'année qui se termine pour nous ce soir a été mouvementée, remplie d'incidents de toutes sortes. Mais nous avons tenu bon. Nous n'avons pas failli à la tâche que nous avions entreprise, nous avons lutté vaillamment parce que, comme le disait l'autre semaine d'une façon si pathétique et si poignante, Marc: "Notre mouvement est né d'une pensée sincère et désireuse de faire le bien"... C'est donc sur un fil de lauriers que nous nous couchons... la patrie... nos aïeux...

...Séchez vos larmes, mademoiselle, et vous, monsieur, ne laissez pas s'éteindre votre cigare, consolez-vous: nous reviendrons, nous reviendrons au mois de novembre l'an prochain, "si Dieu nous prête vie".

Au revoir,

FANTASIO.

LE MONDE FEMININ

"LA JEUNESSE"

Mon ami,

J'avais rêvé qu'entre tous vous me diriez ce que vous attendez de votre compagnie future. Deux fois le journal a paru et deux fois j'ai souffert de ne pas vous lire.

"Que pensez-vous de nos compagnes futures?"

Plusieurs se sont abstenus... quelques-uns se sont penchés distraitement à la fenêtre pour regarder passer une robe d'une teinte un peu trop vive. Qui a cherché à nous comprendre??? Pourtant, la jeunesse, c'est un peu nous aussi.

Ce serait très osé d'affirmer qu'en plein XXIème siècle il y a des incompréhensions, des âmes d'éfite, quoi! qui peuvent souffrir de voir des hommes mentir devant les riens de la vie pour peut-être plus tard être des lâches devant les grands devoirs... Ce serait très amusant pour quelques-uns qui n'admettent que deux classes de femmes: la femme intelligente dont ils ont peur parce qu'elle est assez fine mouche pour aller au delà d'une raison et la femme soupe-au-lait qu'ils acceptent, elle et ses chiffons, à titre de quantité négligeable.

Pourquoi ne pas vouloir nous connaître? Demain, vous aurez à choisir! Si le nid n'est pas coquet, s'il y a des heurts et peut-être une fêlure, vous ne retrouverez pas le bonheur et vous ne libèrerez pas votre conscience en soupirant que les femmes ont ce que Delille appelle des "coeurs insolubles".

Vous nous reprochez de ne pas avoir une personnalité qui s'impose. Vous devriez entonner l'hosanna et mettre en branle les cloches de Notre-Dame puisque, vous n'êtes pas sans vous en douter, les hommes sont de grands égoïstes. Et ne serez-vous pas ravi tantôt d'avoir à modeler à votre image un petit coeur bien neuf, d'avoir à lui donner l'empreinte de votre grand coeur d'Ami. En vous aimant en nous, vous nous aimerez bien mieux...

Alors cherchez parmi la foule, découvrez nos élans! On ne sait pas l'âme des jeunes filles, à amasser des sourires, à cueillir des ocellades: on la devine à gagner la confiance, à aller droit son chemin, à être de vrais amis...

Est-ce bien votre Janrhève qui se mêle de vous parler ainsi? Mais Dieu merci! nous avons toujours joliment pris l'Entente Cordiale, nous.

Dare-dare, comme on dit dans les contes, je vous quitte avec ce fol espoir d'être un peu mêlée à vos pensées et de comprendre beaucoup vos rêves.

"JANRHEVE".

Ce 24 avril 1914.

× × ×

POEME EN PROSE.

BEAU SOIR.

C'était — il m'en souvient — par une nuit d'été, une de ces nuits pures et consellées, harmonieuses et calmes que chantent les poètes, dont rêvent les amants.

Nous nous étions ensemble assis sur le vieux banc de pierre parmi les chèvre-feuilles et les lilas en fleurs. Les roses, à nos pieds, frissonnaient éperdues.

Les mille bruits de la ville allaient se mourant lentement faisant place à une rumeur sourde et lointaine, véritable respiration de la ville endormie.

Divinement beau était le ciel, brillantes comme des perles de diamant les étoiles.

Une brise douce, caressante et murmurante comme une chaude haleine d'amour passait à travers les branches des arbres, effleurant nos fronts de son souffle brûlant.

Tout au fond du jardin un rossignol chantait son chant tendre, mélancolique et doux.

C'était, enfin, une de ces nuits harmonieusement belles où tout dans la nature en fête nous invite à aimer la vie et à chanter l'amour.

Dans une suave extase, silencieux tous deux, nous regardions le Ciel. Tout à coup, nos regards se rencontrèrent, se touchèrent: ce fut doux comme le frôlement de deux satins.

Nous nous laissions tous deux, grisés par le silence imposant de la nuit, par la beauté et l'harmonie de la nature répandant sur les choses d'ici-bas une molle et exquise langueur.

Je sentis, bientôt, une fine main caresser mon front. Je renversai la tête: elle tomba lourde de parfums sur l'épaule de l'Être chéri, et, heureuse, oh! combien, je versai mon âme tout entière dans ses grands yeux d'ami.

Nous nous laissions toujours, et, pourtant, nous causions...

MIGNONNIE.

Ce 23 avril, 1914.

× × ×

LE MONDE SÉRIEUX

PAMOISONS ET GLAÇONS

Décor apocalyptique:

Ciel bleu fané.

Soleil fade et grimaçant.

Gazon jaune sale.

Grandes fleurs écreintées.

Arbres bêtes.

Mare — grenouillère.

Nature ridicule.

ELLE, peroxydement blonde.

LUI, gâteux.

ELLE (d'une voix de tintin). — Bonsoir...

(Elle le quitte).

LUI (en soliloque exalté). — Mon âme est délicieusement troublée pendant que vous vous éloignez peu à peu.

Votre jeune visage m'a souri.

Vos grands yeux m'ont promis.

(Son nez tremble). Vous partez mais votre sourire me reste.

Votre parfum nous envivre encore.

J'admire votre silhouette qui s'efface. Vos légers frissons vous auréolent d'un halo diaphane et flou.

(D'émotion, il pleure dans son cha peau).

Les yeux mi-clos, je rêve extasié.

Cette nature me transforme: je me sens devenir autre.

Je rêve de cimes bleues, à nous permises, inaccessibles aux profanes.

Je rêve de grandes harmonies que l'on perçoit vagues, imprécises et d'autant plus belles.

Je rêve d'un décor de féerie.

Je rêve de célestes douceurs.

Je rêve de régions irréelles.

Il continuerait de divaguer.

Mais le gazouillement d'un borborygme l'éveille.

Une torsion de boyaux l'invite à dîner.

Désormais bien à lui et stoïque, il conclut:

L'homme est composé d'un corps et d'une âme... surtout d'un corps.

A pâmoison convient un glaçon.

RIKAN.

× × ×

L'HOMME

LIBERTE

Je voulais flâner dans nos grands squares, aller devant moi, humer l'air troublant d'un soir d'été qui se pâme.

Je voulais m'arrêter, regarder goulûment les beautés fugitives qui erraient çà et là.

Je voulais toucher de mes lèvres une nuque blanche qui passait...

Tableau: Cri. Constable. Magistrat de police...

Les hommes ne sont pas libres.

J. H.

FRATERNITE

Une limousine ronfle devant moi. Ses coussins dodus invitent mes courbatures. Mes bottines croûtées sont malades du désir de fouler la carapette de velours. Mon être s'alanguit à l'idée de s'affaler sur ce divan qui roule.

Je m'installe avec ivresse.

Le propriétaire survient...

Tableau: Giffle. Culbute. Flaque d'eau et moi dedans.

Les hommes ne sont pas frères.

× × ×

EGALITE

Un millionnaire est ivre comme un pochard.

Un pochard est saoul comme un millionnaire.

Le premier s'est abreuvé de fine champagne.

Le second s'est noyé dans du whisky. Tableau: Tous deux ont la gueule de bois et l'estomac dans icelle.

Les hommes sont égaux.

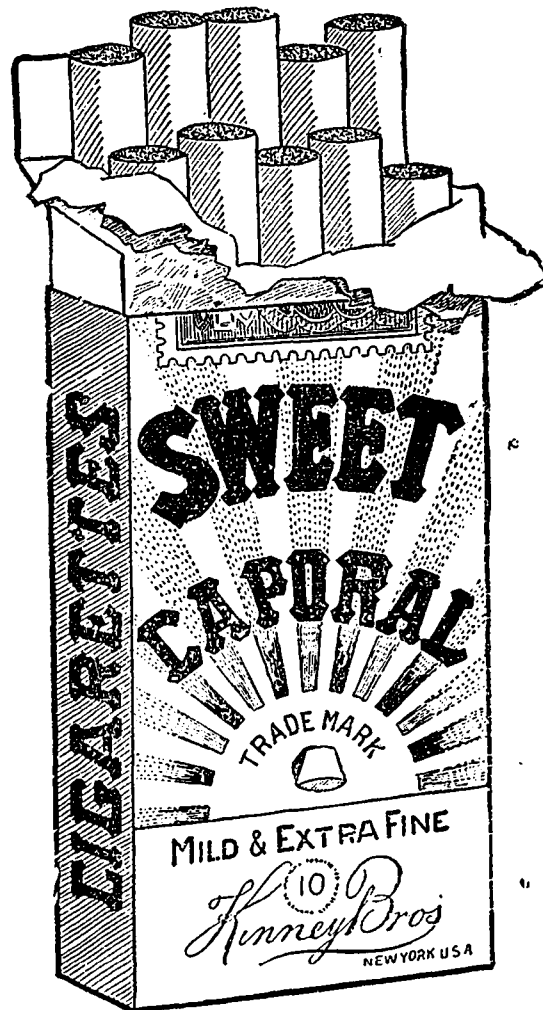
RIKAN.

COURRIER

Cigale. — Nous avons reçu votre manuscrit trop tard pour le publier dans notre dernier numéro. Nous le regrettons. Vous comprendrez facilement qu'il serait injuste de le publier dans cette livraison-ci, — qui est notre dernière pour cette année, — puisque CELUI que vous attaquez de façon si habile serait dans l'impossibilité de vous répondre. — Mille remerciements.

Arcole. — Certes, votre envoi est très intéressant, mais nous n'avons pas cru devoir le publier, parce qu'il ne touchait pas d'assez près les choses universitaires. A l'an prochain?

J. H.



**LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.**

Lancet.